Un article de la Revue du dimanche du 14 août 1927

Le Suchet

Ce Suchet, je vois chaque jour sa massive silhouette se dresser dans l'horizon du nord-est. Je l'ai gravi maintes fois et toujours la course m'a procuré d'intimes satisfactions. J'y vais, j'y retourne chaque année au moins une fois et comme à tant d'autres montagnes, je m'y suis attaché très profondément. C'est là mon excuse pour vous en parler.

Ce Suchet est bien différent de nos autres sommités jurassiques. Il a ceci pour lui, c'est qu'il s'élève d'un bond, d'un bond unique depuis le plateau vaudois jusqu'à son point culminant, 1591 mètres. Chez lui pas de ces contreforts, pas de ces satellites qui font au sommet principal une garde du corps et dérobent une bonne partie de la vue du pays qui s'étend à ses pieds. Une grimpée, longue, raide, c'est entendu et nous y sommes. Du côté opposé, face à la France, le relief du terrain est tout autre et c'est dans un monde profondément tourmenté et déchiré que l'œil plonge ses regards.

On monte au Suchet depuis l'Abergement ou depuis Ballaigues et les touristes qui choisissent ce second itinéraire s'empressent de gagner le col de

la Poyette, une ample échancrure ouverte dans la haute chaîne, et de là le sommet, en longeant la crête qui plus haut se fait quelque peu arête. C'est là le chemin de tout le monde, la voie banale que presque tous suivent parce que la pensée ne leur vient pas qu'il soit possible de passer ailleurs. Cependant, les chemins les moins battus sont souvent les plus intéressants et si jamais vous montez au Suchet. je vous conseille l'itinéraire que voici : de la Poyette s'ouvre une combe délicieuse, fraîche et verte à souhait, qui, contournant le Suchet par l'ouest, va déboucher dans la partie supérieure du vallon de la Baumine. Cette combe, on la suit jusqu'au chalet de la Sagne et de là on attaque directement la pente qui conduit au sommet secondaire du Suchet. C'est un peu raide, je l'avoue, mais c'est le domaine de l'ombre, de la fraîcheur, en même temps que celui d'une flore intéressante où vous observerez bientôt les plantes chères aux amis fervents de la montagne, ainsi la grande, la superbe et bien connue Anémone des Alpes, puis une autre, moins apparente, la Bartsie, au feuillage sombre, aux fleurs violet foncé, dont la forme rappelle quelque peu celle d'un casque allongé. Très répandue dans les Alpes et le Jura méridional, elle manque par contre au Jura combier, bien que les localités appropriées n'y fassent pas défaut. Il est infiniment probable que si on l'y introduisait, elle y prospérerait tout comme ailleurs. Ma pensée n'est cependant pas d'inviter quelqu'un à tenter l'essai, car d'une manière générale, il est préférable de laisser la nature évoluer selon ses propres forces et d'abandonner aux botanistes le soin d'étudier les causes de telles anomalies dans la distribution des espèces.

En s'élevant, l'horizon s'agrandit et, vers la France, c'est une succession de combes et de crêtes au profil bien jurassique, de forêts sévères, de fermes égrenées au long des clairières. Tableau paisible où l'on voit le labeur des hommes alterner avec l'activité incessante de la nature dans son œuvre de vie et de mort. Droit au-dessous de soi, le regard plonge dans la mystérieuse gorge de Noirvaux, brèche triangulaire trouant le rocher ; une vaste dépression gazonnée y accède et puis c'est l'inconnu que l'on devine sous la forme d'un formidable et vertigineux ravin, submergé de

sapins et se précipitant vers la Jougnenaz qui doit couler là tout au fond.

Mais voici les rochers qui bordent d'un ourlet sévère le flanc nord-ouest de la montagne ; de beaux rochers aux parois verticales, interrompues par des couloirs plus ou moins accessibles et parfois hérissées de gendarmes d'une belle tenue. Nous ne sommes point dans la haute montagne et ces rochers creusés d'excavations bizarres, de crevasses s'insinuant dans leur profondeur, lignes d'écroulement futur, donnent volontiers asile à des végétations diverses. Telle paroi ou son couronnement s'orne de nombreux pieds du pin de montagne qui n'est pas à confondre avec le pin sylvestre des collines du plateau.

Ce pin de montagne, le moins exigeant de nos conifères, se contente des sols les plus maigres et les plus exposés. Dans la Basse-Engadine, c'est à lui que l'on doit la reforestation de terrains rocheux complètement dénudés par des coupes blanches pratiquées jadis pour alimenter en charbon l'industrie métallurgique de l'époque. Et tel qu'on le voit, dans les rochers du Suchet, ce pin de montagne donne l'impression d'une rusticité et d'une résistance à toute épreuve ; sa prospérité, sa vigueur est évidente, mais on se demande de quoi il vit. Les tiges, d'ordinaire ramassées, plus rarement élancées, se cramponnent à la roche stérile, enfonçant leurs racines dans les fissures ou à l'intérieur de rares et minces bancs de gazon que le soleil et les vents de l'été doivent, semble-t-il, brûler à tout jamais. Des sapins, on en observe quelques-uns dans des endroits plus abrités, moins exposés à la fureur du joran. Presque tous présentent une figure asymétrique, car les branches sont incapables de pousser dans la direction contraire au vent et sont essentiellement tournées dans le sens de celui-ci. Pauvres sapins, à la silhouette étriquée et minable, ils n'ont rien de ce qui fait la beauté et le charme de leurs congénères nés dans les combes fertiles, bien nourris et ménagés par l'ouragan.

Plus que partout ailleurs dans le Jura, on remarque contre les rochers du Suchet, une petite plante fleurie d'or pâle, feuillée d'aiguilles ciliées, concentrées en rosettes basales : la Drave aizoïde, de la famille des crucifères. Encore une qui n'est pas difficile. Une fissure, mince comme une lame de couteau, la plus petite anfractuosité lui suffisent pour prendre pied, se développer et faire, avec de la pierre, de la beauté.

Plus tard, dans les mêmes parages apparaîtra la merveilleuse gentiane acaule ou sa proche parente la gentiane à larges feuilles, ces plantes, dont les fleurs, d'un bleu profond, exercent une véritable fascination sur tant de promeneurs, qui, hélas, les cueillent sans ménagement. Mais, pour moi, la plante caractéristique du Suchet est la renoncule alpestre, une plante délicieusement jolie et fraîche qui pullule le long des escarpements du sommet. Elle est toute menue et étale ses feuilles d'un vert gai et ses fleurs d'une blancheur d'anémone à même le gazon ou au flanc des rochers humides. Répandue également dans les Alpes, elle s'apparente à la superbe renoncule des glaciers, aux fleurs d'un brun rougeâtre, que nul n'ignore parmi ceux qui chaque année s'en vont rendre visite aux montagnes aimées.

Là, sur ce sommet, bien d'autres plantes retiennent le regard. La dryade est du nombre. Cette dryade, nul ne saurait l'ignorer, tant elle s'affirme au sein de la flore du pâturage, par ses fleurs de blanche églantine, supportées par de robustes tiges ligneuses incrustées dans le gazon. Et, de suite, l'on se plaît à la reporter dans le cadre qui est d'ordinaire le sien : cette merveilleuse prairie alpine où tant que dure l'été, une éclatante symphonie de couleurs jaillit du sol. Tableau dont la grandiose beauté s'enchâsse dans celui des grands monts neigeux.

Au Suchet, comme ailleurs dans le Jura, notre dryade n'est qu'une émigrée tout juste tolérée par ses voisines, les robustes indigènes. Qu'on la cueille, qu'on l'arrache, sa place sera vite occupée par ces dernières et on hâtera ainsi sa disparition. Qu'on ne l'oublie pas, nombre d'espèces alpines du Jura sont dangereusement menacées. A côté de gens qui se passionnent pour leur beauté, leur rareté, et qui constituent donc un véritable danger, il faut envisager les causes naturelles de raréfaction provenant de la lutte continuelle qui existe

au sein de la prairie entre ses divers occupants. La victoire échoit toujours au plus fort, au mieux armé.

Sur le flanc sud du Suchet, la forêt cesse assez brusquement vers 1400 m. et de cette altitude jusqu'au sommet, à peine distingue-t-on quelques chétifs sapelots le long de la pente. Ainsi que sur d'autres sommets, cette limite forestière est tout artificielle et d'origine humaine. L'homme a abattu la forêt pour créer le pâturage nécessaire à la nourriture estivale de son bétail. Souvent il l'a transformée en charbon pour l'alimentation en combustible de ses industries métallurgiques. Si certaines régions ont été épargnées, c'est à cause de leur extrême excentricité, d'autres fois, par raison stratégique — ainsi le Risoux — ou par mesure de conservation, mise à ban de cantonnements divers, intervenue aux XVIIe et XVIIIe siècles. Partout dans le Jura les sommités apparaissent dénudées ; c'est que la vague destructrice s'y est portée comme ailleurs et pour les mêmes raisons. Seulement, tandis que dans les régions plus inférieures et mieux avantagées au point de vue du climat et de la qualité du sol, la forêt s'est relativement vite reconstituée partout où on le lui a permis, il en a été autrement sur les sommets exposés à la fureur des vents desséchants. Les sommités du Jura seraient donc redevables de leur état de dénudation actuelle au fait que la forêt qui y existait jadis n'a pas été en mesure de se reconstituer, depuis son extirpation. La défaveur du climat, le parcours du bétail en seraient les facteurs essentiels.

La vue du Suchet est d'une beauté incomparable. Les Alpes occupent, bien entendu, le fond du tableau. Mais aucun sommet du Jura n'offre un panorama local aussi immédiat et aussi varié. A ses pieds, si l'on veut, le spectateur distingue ces bons villages du plateau, aux bâtiments ramassés, enfouis dans la verdure des grands arbres, entourés de cultures prospères, de champs de blé, espoirs des agriculteurs de ce pays. Une

douce vision de paix et de travail. Puis, c'est la vallée de l'Orbe, noyée dans les forêts, étranglée en amont par la Dent de Vaulion, dont l'éperon rocheux s'avance hardiment à la rencontre des pentes du Mont-d'Or. Par delà, le lac de Joux, tache lumineuse sertie dans l'immensité des bois. Vers le nord, l'arc rocheux des Aiguilles de Baulmes masque Ste-Croix. Striés de ravins et de déchirures, mincement habillés de pins, ils vous ont, ces rochers, une figure hostile et rébarbative et pourtant, il est des audacieux qui s'appliquent à y grimper par les couloirs les plus vertigineux.

Un grand vide sépare le Suchet de la chaîne des Aiguilles de Baulmes et l'on a l'impression qu'il doit y avoir raccordement dans l'espace entre les étages rocheux des deux montagnes et qu'il fut une époque où la coupure était occupée par une immense voûte dont il ne reste que les versants. Que l'on songe au temps qu'il a fallu pour emmener ce qui manque. Et la destruction ne cesse de se poursuivre...

Plus loin, vers le nord-est, il y a le Chasseron avec son bec surplombant et d'autres montagnes dont la silhouette s'estompe de plus en plus avec la distance et tend à se fondre dans l'horizon brumeux. Il y a encore le lac de Neuchâtel et par de là l'immensité du plateau...

On peut rester longtemps, longtemps sur ce sommet à regarder, à jouir de la beauté immédiate et lointaine du pays aimé, à rêver aussi, à analyser ce sentiment qui pousse l'homme à gravir les montagnes, à étendre son regard et ses pensées au-dessus du relief terrestre ! Est-ce la pure curiosité, le désir de contempler d'autres horizons que l'horizon journalier ? C'est cela et aussi quelque chose avec et ce quelque chose, qu'est-ce, sinon un instinct inné qui vous pousse à vous rapprocher sans cesse de la nature, de ses œuvres les plus grandioses, à vous incorporer en quelque sorte à son essence, en respirant la douce sérénité de ses paysages, le silence mystérieux de ses forêts ou la sauvagerie de ses grands monts...

Je vivais là une minute exquise sur ce sommet, perdu dans mes pensées, inconscient de l'heure, de l'humanité, de l'existence. Une bruyante société, venant de je ne sais où, a fait brusquement son apparition. Instantanément, le charme s'est trouvé rompu... Je suis parti !

Sam. AUBERT.

(Tous droits réservés).